

## PRÉFACE

### Fragments de mémoire du génocide

*par Bernard Kouchner*

« Pourquoi n'a-t-on rien fait au Rwanda ? »

– Parce qu'on ne savait pas !

– Ce fut pourtant un génocide télévisé... »

Dans la salle, quelqu'un lève la main :

« Et pour le Darfour, aujourd'hui sommes-nous au courant ?

– Oui.

– Et que fait-on ?

– Rien ! »

Les débats sur la Shoah, sur le Rwanda ou aujourd'hui sur le Darfour se concluent souvent par des exclamations indignées autant que vertueuses : « Plus jamais ça ! »

Et ça recommence. Parce qu'on fait semblant de ne pas savoir. En fait, on est rarement dans l'ignorance complète, on préfère l'ignorance, parce qu'on ne veut pas penser l'impensable, proche de sa propre disparition. La réalité pèse trop, on ne la supporterait pas si on ne la déniait. On esquive donc l'intolérable : ainsi croit-on se protéger. Puis on oublie. Peut-on vivre avec un remords perpétuel ?

Depuis la Shoah, nombreuses sont les tueries qui ont entraîné des polémiques sur les qualificatifs. Hécatombes, massacres, meurtres de masse, du Cambodge au Rwanda, du débat mensonger sur le génocide arménien au génocide de Srebrenica, de la Tchétchénie jusqu'au Darfour. Chaque fois, des foules, réduites, ont crié : « Vous ne pourrez plus dire qu'on ne savait pas ! » On savait donc, puisque certains ont parlé. Et qu'a-t-on fait ? Rien. La fausse candeur est une protection commode.

Ce fut le cas au Rwanda.

Je ne sais pas qui a tiré, le 6 avril 1994, sur l'avion qui transportait le président rwandais Juvénal Habyarimana et son collègue du Burundi. D'un côté comme de l'autre, les révélations paraissent aussi suspectes que les preuves semblent minces. Mais je sais que le génocide de huit cent mille Tutsis, cette ethnie minoritaire du Rwanda, n'a pas spontanément éclaté. J'affirme que ce carnage organisé fut déclenché comme on sonne le clairon avant la bataille et préparé de longues années par des discours de haine, politiques et religieux. Des catholiques infâmes codifièrent soigneusement, administrativement, le meurtre collectif. Des prêtres sublimes protégèrent au péril de leur propre vie les victimes désignées. Et les populations civiles se muèrent en bouchers civils. Je le sais parce que j'y étais, parce que j'ai marché dans les bouillies humaines, cheminé sur des crânes frais, et glissé, dans les écoles élémentaires et dans les lycées, sur des ossements que retenant ensemble quelques

qui accompagnait Kouchner à Paris me

bouts de tissus colorés. J'ai compté jusqu'au vertige les cadavres que charriaient les rivières et je connais quelques-unes des innombrables fosses communes. Je ne pourrai jamais fermer les yeux sans revoir les milliers de prisonniers tutsis entassés dans la cour du séminaire ou de la préfecture de Gitarama, je ne sais plus. Je pleure encore en me souvenant des phrases balbutiées d'une consolation impossible que j'ai prononcées au milieu d'eux, d'eux qui me serraient si fort que j'en ai eu peur et que je suis parti vers un secours – lequel ne vint jamais. Cette compassion ressemblait à une fuite. J'aurais dû rester pour mourir avec eux. Au retour du Rwanda, je me suis tu pendant plus de cinq ans. Je ne pouvais pas raconter ce que j'avais vu. Et rares étaient ceux qui auraient voulu l'entendre.

Lorsque l'on a vu comme moi des enfants hutus de douze ans découper à la machette un voisin de classe tutsi du même âge, on n'a plus aucune envie de hurler de loin pour se donner de l'importance. Lorsqu'on a supporté que des enfants arrêtent et inspectent les véhicules blindés de l'ONU pour en faire sortir les passagers suspects d'être tutsis, on ne supporte plus que certains nient l'évidence des carnages au nom de la banalité du mal. On ne peut plus prendre au sérieux les additions malsaines des contrôleurs des cadavres des autres, de ceux qui furent les témoins : comptabilités vulgaires, insuffisantes et mensongères. Ces adolescents tueurs à la Kalachnikov trop grande pour eux dont je parle avaient reçu des ordres des adultes, ils étaient enca-

drés par des milices issues du parti majoritaire : les *Interahamwe*. Nous en avons été victimes, mes amis et moi, dans un guet-apens organisé pour être meurtrier au retour de Gitarama. Alors que nous tentions de sortir les enfants tutsis du toit des orphelinats où ils s'étaient réfugiés, les *Interahamwe* voulurent nous en empêcher. Nous y sommes tout de même parvenus et ce fut une petite vengeance salutaire. On pourrait dire une vengeance humanitaire.

### *Une cécité volontaire*

Devant l'horreur et la désespérance, comment dissimuler sa peur ? Les formules abondent, de l'amnésie à la psychose, de la falsification de l'Histoire aux comptabilités truquées des crimes. On ne saurait confondre ces tentatives odieuses et banales de truquage avec le doute nécessaire et la critique indispensable. Identifier le mal absolu avec le mal ordinaire, diluer les responsabilités dans la politique quotidienne, telles sont les recettes les plus fréquentes. Si elles revêtent des déguisements variés, ces attitudes portent un nom commun : négationnisme. Le négationnisme est l'arme habituelle des esprits faux et des esprits faibles. Ceux-là ne supportent que les horreurs académiques, bien rangées, bien situées, comme les vérités du même nom.

Dans les activités humanitaires, qui n'étaient exemptes ni de masochisme ni de recherche de gloire personnelle, j'ai souvent rencontré ce négationnisme,

tionnisme, sentiment répandu qui tient beaucoup du malaise et de la jalousie. On envie celui qui a vécu une horreur que l'on croyait être seul à pouvoir affronter. Certains, qui désirent que leurs aventures soient exemplaires, en viennent à réduire d'autant l'expérience du voisin...

Au championnat du monde de la barbarie humaine, les humanitaires ou les juges ne sont pas les derniers à se donner de l'importance en alléguant des performances ou des risques fictifs ou nettement exagérés, en feignant de comprendre de loin un événement impossible à démontrer de près : l'engrenage des guerres, des répressions, par exemple. Les victimes pratiquent parfois cette défausse mais, venant d'elles, on peut mieux comprendre ce phénomène.

### *Le génocide le plus rapide et le plus productif de l'Histoire*

Longtemps après le Rwanda, je me suis tu, je le répète, parce que personne ne voulait m'entendre et que mon pays sombrait dans des interprétations saumâtres de l'hécatombe rwandaise et des explications idéologiques qui ressemblaient à des échappatoires. Chacun voulait se disculper des meurtres qu'il n'avait pas commis directement mais dont il sentait bien qu'il aurait pu intervenir pour les freiner.

Par téléphone satellite, dès ma première mission à Kigali, je sollicitai de François Mitterrand une intervention humanitaire que d'habitude il décidait

sur l'heure. Cette fois, je le sentis réticent. Il ne voulut pas accorder à mes descriptions de l'horreur constatée le crédit suffisant. Au cours d'un aller-retour éclair entre Kigali et Paris, je lui réclamai l'application de ce devoir d'ingérence que, président de la République française, il avait soutenu à l'ONU avec succès. Je rencontrai Alain Juppé qui préparait l'opération *Turquoise*. Je promis de me faire l'avocat des bonnes intentions françaises auprès de Paul Kagamé dont j'avais la confiance. Quelque temps après, je rencontrai donc le président du FPR dans son PC de brousse. Et ce fut le malentendu dramatique d'une opération *Turquoise* qui ne se déploya pas à partir de Kigali comme je l'avais compris, mais sur le chemin de la fuite des génocidaires vers le Congo voisin. Une tragique erreur d'analyse, au moins.

1990  
Je précise : l'armée française n'a pas plus organisé le massacre qu'elle n'a participé directement au génocide. Elle a formé l'armée rwandaise et suivi les batailles de 1992 et 1993 face aux incursions du FPR venu de l'Ouganda de Museweni, l'homme des Anglais et des Américains. Mais l'analyse politique qui a présidé aux interventions militaires de la France était au moins incomplète, au plus mensongère. Dans tous les cas erronée et insuffisante. Et les conséquences en furent graves. Pour certains, au sommet de l'État, il s'agissait du combat résiduel de la colonisation française pour tenir sa place en Afrique contre, par ordre de danger décroissant, les Belges, les Anglais et les Américains. Un contre-sens.

### Un livre essentiel

Le « dialogue des mémoires ». Je me méfiais de cette expression, trop renfermée, trop passéiste à mes yeux. À la lecture des pages qui suivent j'ai changé d'avis. Il s'agit d'une tentative politique essentielle : construire un destin partagé. Pour des étudiants juifs de France, en 2006, partir à la rencontre de l'Afrique martyrisée, visiter un pays qui a connu un génocide, écouter les souffrances encore fraîches : le geste est fondateur. Il ne s'agit plus seulement d'un passé de douleur inextinguible, mais de militance et de politique ; de reprendre son rang dans la lutte pour les Droits de l'homme, sans référence unique à ses propres souffrances. La force de ce livre réside avant tout dans sa spontanéité. Le terme, je le sais, peut surprendre à propos d'une démarche longuement pensée, préparée avec soin et menée avec une constante vigilance réflexive. L'une des grandes forces des pages qui suivent vient pourtant de leur charge émotionnelle discrète mais très palpable, directement issue de cette rencontre physique, charnelle même, avec les victimes.

Aller vers les autres, accepter le risque de leur regard, le poids de leur souffrance, c'est comprendre un peu ce qui se cache derrière ces mots abstraits et politiques de « crime de masse », de « crime contre l'humanité » et de « génocide ». Et l'émotion qui naît de ce moment devient une victoire contre l'oubli et l'indifférence. L'émotion ne fait pas tout, mais ces larmes, ces cris, ces douleurs que l'on ressent au contact des victimes me semblent

nécessaires. Ils aident à gommer les distances, les éloignements géographiques, culturels et historiques.

Le génocide rwandais a souvent été présenté comme l'un de ces classiques conflits claniques de l'Afrique. Les chapitres, les réflexions de cet ouvrage le replacent dans sa terrible réalité : des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants traqués et abattus comme des animaux par des bourreaux organisés et poursuivant un but idéologique précis. Cet événement s'est produit à quelques heures d'avion de Paris, sous les objectifs de quelques caméras puis dans l'indifférence quasi générale, alors même que les mécanismes à l'œuvre étaient les nôtres, frères humains d'un siècle de massacres.

Le génocide tutsi devient, grâce aux regards des étudiants juifs et des autres témoins de ce livre, d'une grande limpidité : aboutissement mécanique d'un processus de déshumanisation de l'autre construit sur une idéologie de la pureté fantasmée. Tutsis, Juifs ou Arméniens, les douleurs de l'histoire trouvent toujours leur source dans cette négation de l'humanité, de la commune appartenance qui nous lie.

Avoir conscience de cela, de cette fraternité qui associe chacun de nous à toutes les victimes des monstruosité enfantées par l'esprit humain, voilà un choix politique. C'est pourquoi ce voyage au Rwanda entrepris conjointement par des enfants de Juifs déportés et des descendants d'esclaves noirs à la rencontre de rescapés des massacres, porte témoignage, au-delà des douleurs de chacun, d'une

responsabilité commune. Reconnaître le malheur des autres, comprendre les processus d'exclusion, ce n'est pas seulement accepter de partager une émotion intime, c'est aussi affirmer que nous sommes tous responsables devant cette humaine barbarie.

Opposer les mémoires ne mène qu'à ériger des barrières supplémentaires là où devrait apparaître une communauté de destin. Ces barrières, ces rivalités, ces jalousies conduisent à l'exclusion, engendrent l'irréparable.

Le dialogue des mémoires que porte ce livre permet de dépasser les tentations communautaristes sans remettre en cause l'appartenance de chacun à sa communauté, qu'elle soit familiale, ethnique, religieuse ou nationale. Les victimes et leurs enfants doivent pouvoir porter témoignage des douleurs passées. Leur identité est faite aussi des deuils qu'il serait criminel de vouloir nier. Mais la conscience de ces liens historiques ne vaut que si elle permet aussi l'identification à l'autre, à son histoire et à ses malheurs particuliers ; que si elle entraîne vers la lutte et le refus de l'inacceptable. C'est ainsi que se construit et se réconcilie une nation, non dans la négation des particularités de chacun. Vive la mondialisation des mémoires.

La mémoire est devenue un enjeu central, éminemment nécessaire ; parfois malsain si nous ne le prenons pas collectivement en charge. Non pas en se repliant chacun sur sa propre et douloureuse mémoire. Mais en partageant, dans une solidarité d'intelligence, le souci de comprendre ce qui fait qu'un jour, ici ou là-bas, des hommes ont massacré

*Bernard Kouchner*

d'autres hommes au nom d'une humanité fantasmée.

Il n'y a qu'ainsi que nous lutterons contre le crime d'oubli et que nous répondrons à l'appel de Paul Eluard : « Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons. »

## Introduction

*par Benjamin Abtan*

« Si je ne suis pas pour moi, alors qui le sera ? Mais si je ne suis que pour moi, alors qui suis-je ? Et si ce n'est pas maintenant, alors quand ? »

*Traité des Pères*

Depuis la génération de nos fondateurs, jeunes résistants dans le maquis toulousain, à l'UEJF nous combattons sans relâche le racisme et l'antisémitisme. C'est pourquoi nous nous sommes engagés pour le dialogue des mémoires.

Je suis juif et je suis français. J'accède à ces deux identités par le souvenir d'événements du passé. En moi, point de concurrence des mémoires. Je rends hommage à la même liberté lorsque je commémore la fin de l'esclavage des Hébreux en Égypte il y a plus de trois mille ans, et lorsque je célèbre la prise de la Bastille par les révolutionnaires de 1789. La mémoire d'un peuple, c'est sa manière de s'inscrire dans l'histoire. C'est sa vision du monde et les valeurs qu'il porte. Se souvenir, c'est transmettre ces valeurs pour ceux qui se souviennent. Il n'y a